

## Jouer à l'écrivain

*Le roi vient quand il veut* de Pierre Michon. Albin Michel, 398 p.

Julien Lefort-Favreau

---

Number 222, September–October 2008

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/16805ac>

[See table of contents](#)

---

### Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

### ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

---

### Cite this article

Lefort-Favreau, J. (2008). Jouer à l'écrivain / *Le roi vient quand il veut* de Pierre Michon. Albin Michel, 398 p. *Spirale*, (222), 40–40.

# Jouer à l'écrivain

LE ROI VIENT QUAND IL VEUT

de Pierre Michon

Albin Michel, 398 p.

par JULIEN LEFORT-FAVREAU

Sur la couverture du *Roi vient quand il veut*, trône Pierre Michon, entouré de piles de livres et d'autres objets utiles à tout écrivain (cigarettes, cendrier, carnets). Tout est en place pour faire ce que Michon fait le mieux, jouer à l'écrivain (ou jouer de, comme on joue d'un instrument). Virtuose en la matière, c'est bien cela qu'il fait dans ce recueil d'entretiens d'abord parus dans diverses publications entre 1989 et 2007. Le sous-titre attire l'attention et oriente la lecture : *Propos sur la littérature*. Il y a là une volonté, en réunissant ces entretiens épars (certains plus ambitieux, d'autres plus anecdotiques), de constituer une somme qui dégagerait une vision globale de la littérature. Cet ouvrage permet de mesurer la place de Michon dans le champ littéraire, au-delà de son rayonnement dans le monde universitaire (vérifiable par la quantité de colloques et d'articles à son sujet). Tout ici est question de mesure : prendre la mesure de l'importance de sa figure, la mesure de ses influences, la mesure du chemin parcouru.

On connaît bien le rapport qu'entretient Michon avec certains grands écrivains. La figure de Rimbaud est omniprésente au point d'en épuiser totalement les possibilités interprétatives. « *Je n'y vois pas très clair dans cette histoire Rimbaud, et ça m'ennuie un peu de toujours devoir y répondre : je l'ai si souvent fait que je ne sais plus pour moi-même où est la vérité.* » De fait, certaines figures sont centrales pour Michon et la critique les commente à satiété. Hugo, Faulkner, Flaubert finissent par former au cœur même de ce *Roi vient quand il veut*, comme une matrice, non seulement de son œuvre, mais également de tout son discours sur la littérature. Face aux grands maîtres, il confirme sa posture de béotien. Il reste forçat malgré les honneurs, presque bagnard, « *un abruti du Caucase* », ironise-t-il. Revendiquant ainsi ses

origines modestes, il revient longuement dans ces entretiens sur sa venue à l'écriture. Après des années d'errance, il entre en littérature comme on entre en religion ; ses *Vies minuscules* lui sont venues telle une illumination. Michon insiste sur le récit de son arrivée dans le monde littéraire afin de bien confirmer sa posture d'écrivain.

## Faux moderne ou ancien véritable

Une des grandes surprises de ce recueil d'entretiens est la décou-

père, au contraire de beaucoup de ses contemporains formalistes. Il a été le bon père, celui qui vous laisse de l'espace pour respirer et même qui vous inspire. Surtout quand est sorti RB par RB. Là on s'est dit : *Liberté absolue!* » Alors que la critique cherche plutôt les sources des vies minuscules dans les formes plus anciennes comme l'hagiographie (ce que ne renie pas Michon par ailleurs), il y a lieu de voir les liens possibles entre la pratique singulière de l'autobiographie telle que Barthes l'a théorisée et les enjeux biographiques chez Michon.

Alors que la critique cherche plutôt les sources des vies minuscules dans les formes plus anciennes comme l'hagiographie (ce que ne renie pas Michon par ailleurs), il y a lieu de voir les liens possibles entre la pratique singulière de l'autobiographie telle que Barthes l'a théorisée et les enjeux biographiques chez Michon.

verte des liens, pour le moins souterrains, entre Michon et les avant-gardes des années 1960-1970. « [...] *Vies Minuscules est le dernier livre du XIX<sup>e</sup> siècle, mais un pseudo-livre du XIX<sup>e</sup> écrit après les avant-gardes* ». À la fois boutade et leitmotiv, cet énoncé pourrait sembler réactionnaire ; c'est certes ce qu'on reproche habituellement à Michon (tout comme à Richard Millet ou à Pierre Bergounioux, ses contemporains de la Creuse). Or, dans ces entretiens, il apparaît que Michon est davantage l'héritier des avant-gardes que l'on pourrait le croire a priori. Les noms de Sollers et de Guyotat sont plusieurs fois évoqués. De cette époque formatrice, un personnage est particulièrement marquant : « *Barthes a été l'un des grands surmoi de ma génération. Mais lui n'était pas un mauvais*

Il y a certes dans ce livre une volonté de totaliser les vues de Michon sur la littérature. Cette accumulation d'entretiens tient office d'essai malgré le côté parcellaire et circonstanciel des textes réunis. Michon se disant par ailleurs incapable de faire de la critique littéraire en bonne et due forme (comme celle de Sainte-Beuve), c'est par la parole (retravaillée par l'écriture, précise Michon en quatrième de couverture) qu'il livre ses opinions sur la littérature qui l'a influencé et celle qui se fait aujourd'hui. Il est à noter que les discours accompagnant son œuvre côtoient ses réflexions sur les grands écrivains. Ainsi, la photographie de Michon ornant la couverture, entouré des livres des autres, nous le montre comme l'écrivain des écrivains, encerclé

par ses influences, tel un citoyen de la République mondiale des Lettres. Cette foi, que certains qualifieraient de ridicule ou de pompeuse, réitère l'importance qu'a la littérature pour lui. C'est dans cette optique que Michon contribue sans pudeur à l'édification de son propre mythe. Revenant sur ses années d'errance (la caution de l'expérience) et de lecture assidue (caution de l'érudition), il crée une légende dont les journalistes sont friands. Relire tous ces entretiens permet d'ailleurs de constater le manque d'imagination de la plupart de ces derniers, qui reviennent sans cesse sur les mêmes épisodes biographiques de la vie de Michon. Futé, il joue le jeu tout en se défiant et en laissant planer le doute sur la véracité de ses dires.

Cette façon, parfois sentencieuse de décréter ce qu'est la littérature éloigne Michon de son œuvre première, d'un rapport immédiat à la littérature. Ce genre d'exercice rétrospectif, généralement réservé aux écrivains en fin de carrière, laisse l'étrange impression que l'auteur consacre trop de temps à commenter et à analyser son œuvre. Même si *Le roi vient quand il veut* constitue un outil de recherche essentiel pour la critique universitaire, l'auto-édification d'un mythe reste un spectacle un peu agaçant. Néanmoins, cette conviction presque aveugle de Michon à l'endroit du fait littéraire a quelque chose de vivifiant. Presque miraculeuse, sa littérature se situe à des kilomètres de toute pression commerciale. Elle court cependant le risque d'une académisation trop rapide, risque que lui-même ne semble pas ignorer. « *La promotion de mes livres [...] me paraît tout le contraire de ce que pour quoi on écrit! L'idéal serait d'être glorieux et caché, c'est-à-dire mort.* » Michon rêve d'une gloire posthume, entreprise qu'il semble préparer avec cet ouvrage. ●